

Jacques Cortès
Professeur émérite - Université de Rouen
Président du GERFLINT



Quelques remarques sur une conférence de François Jullien

Je n'ai malheureusement pas assisté au colloque sur François Jullien organisé en 2005 à l'Université de Hué, et j'avoue aussi que, jusqu'ici, je n'avais pas prêté toute l'attention qu'elle mérite à l'œuvre de ce grand philosophe. La lecture des articles de ce troisième numéro de *Synergies Monde*, et tout particulièrement celui de François Jullien, qui est une synthèse fort éclairante de son œuvre, m'inspirent le désir d'aller plus loin. Dans l'état actuel de mon information, je dirai pourquoi je suis impressionné par ma lecture, en quoi elle me permet de recouper et d'approfondir, après bientôt 4 décennies, des expériences que j'ai pu vivre pendant les 8 années que j'ai passées au Japon (1963-1971), mais aussi de m'interroger sur quelques points de détail qui ne me paraissent pas très bien « coller » avec l'ensemble de la théorie.

Faire « un détour stratégique par la Chine en vue de réinterroger les partis pris enfouis de la Raison Européenne et de remonter dans notre impensé », tel est le principe général de l'itinéraire suivi par François Jullien¹ dans l'ensemble des essais successifs² qu'il considère lui-même comme « les chapitres d'un même livre, (tissant) maille après maille une sorte de filet problématique (tendu) entre la Chine et l'Europe pour capter leur impensé ».

Le mot impensé revient fréquemment dans le discours de Jullien. Il indique selon moi deux choses : d'une part que certaines manières de concevoir le monde peuvent n'avoir aucune existence avérée dans le fonctionnement

cognitif³ d'une communauté donnée ; d'autre part que cette non programmation cognitive préalable (donc culturelle) n'implique ni différence somatique, ni classement hiérarchique des systèmes respectifs de pensé et d'impensé selon les communautés que l'on décide de comparer. Objectivement, donc, le passage par la Chine (lieu d'extériorité) pour mieux comprendre ce que nous cache notre conditionnement culturel, n'est pas, dans son principe, une nouveauté. La visée de Jullien, en effet, a pour « finalité profonde » (et en cela il reste évidemment très européen) de mieux comprendre sa propre identité « en se soumettant à des coutumes étrangères »⁴. Les professeurs de didactologie des langues-cultures, autant que les anthropologues, sociologues et autres philosophes... ne disent rien d'autre depuis fort longtemps.

Jullien, d'évidence, a parfaitement raison de poser la Chine comme lieu par excellence « d'extériorité vis-à-vis de la pensée européenne », et nous ne voyons même aucun paradoxe dans le fait qu'il ait choisi « d'apprendre le chinois pour mieux lire le grec » i.e. pour « sortir de la contingence de sa pensée » et « acquérir ainsi du recul dans son esprit ». Les arguments pour fonder ce choix sont bons : la Chine rassemble les deux conditions majeures d'extériorité, celle de la langue et celle de l'Histoire. C'est, au plein sens du terme, un autre Monde dont Jullien, rationnellement mais aussi très passionnément (car je crois bien que sa subjectivité est massivement inscrite dans son propos) nous expose les différences. Pour résumer, disons que la Chine n'a aucune accointance historique avec l'indo-européen, donc avec la Grèce, le monde arabe et le monde hébreux, et par ailleurs sa langue n'est pas construite sur le modèle phonématique, syllabique, morpho-syntaxique, lexical, rhétorique et sémantique des langues indo-européennes. Si donc, conformément aux théories développées par Herder, Humboldt, Sapir et Whorf (entre autres...) la langue façonne notre manière de penser, donne ses limites et ses contours à toute connaissance humaine, nous impose une vision, une perception du monde, on s'aperçoit qu'on ne peut échapper à sa langue maternelle, qui nous imprègne sans que nous en ayons conscience et qui nous possède purement et simplement plus que nous ne la possédons, comme l'exprime admirablement François Cheng avec sa double culture chinoise et française : « un abîme se creuse au milieu de mon être : une langue que je possède mais dont je ne me sers pas, cependant que je suis possédé d'une autre langue, présente, qui trace en moi des limites que je sens ne jamais pouvoir franchir »⁵. La démonstration de Jullien, sur tous ces points, me paraît d'autant plus convaincante qu'il prend la peine d'expliquer, pour un auditoire d'avance gagné à ses idées, toutes les modalités et raisons de son choix (cf. chap. « Pourquoi la Chine ? et « stratégie : détour et non détour », fondant sur deux exemples linguistiques précis⁶ l'idée que la langue chinoise est en rupture nette « avec la langue qui a porté la philosophie ». Dès lors s'impose à lui cette conséquence qu'en « jouant sur le levier chinois », i.e. sur une langue débarrassée de toute théodicée (selon le mot forgé par Leibniz), donc vierge « de ces stocks d'arguments repris d'âge en âge, jamais vraiment réfutés, à quoi l'esprit reste adossé et qui forment le temps long de la pensée » il y a là, indiscutablement (ce qui « permet justement de discuter » dit-il avec humour) « un biais pour relancer la philosophie ».

Se pose alors un problème de méthode : « comment ouvrir la philosophie et faire

jouer l'hétérotopie » chinoise pour « remettre à travailler » la philosophie ? Comment échapper à l'ethnocentrisme⁷ ? Comment s'affranchir de l'exotisme « lié à la fascination de la distance qui donnerait à rêver, ou plutôt à rêvasser ? ». Le problème est d'éviter de tomber dans « l'humanisme facile », de transporter d'emblée en Chine des catégories universelles mâtinées de « relativisme paresseux », donc de réessayer des idées toutes faites là où, précisément, l'universalité n'est pas une donnée première mais un procès, une construction à mettre en route de façon très progressive, sans a priori. Il ne s'agit pas de penser la Chine, conformément à l'usage, en termes de différence. Une démarche de ce type tournerait vite en cercle. La Chine se situe au-delà de la différence dans la mesure où elle est purement et simplement « indifférente » à de telles approches. Pour Jullien, donc, ce qui seulement peut être entrepris dans la durée, c'est l'élaboration progressive « d'une sorte de filet problématique qu'il va tisser(..) maille après maille, essai après essai, entre la Grèce et la Chine, pour y capter un impensé ». La suite immédiate de l'article est passionnante dans la mesure où il passe en revue l'ensemble considérable de son œuvre, commentant lui-même, en quelques lignes précises, la visite de cet immense « chantier⁸ ». Commenter ses commentaires sur ces essais successifs serait certainement utile (surtout pour moi-même), mais je laisse à nos lecteurs le soin de lire et relire ces quelques pages qui leur donneront sans doute le désir d'aller plus avant dans leur relation à l'œuvre de François Jullien.

Il me semble, toutefois, sautant par-dessus, quelques passages descriptifs, qu'il serait intéressant de comprendre la méthode de travail de François Jullien puisqu'il s'explique assez abondamment sur les difficultés considérables qu'il rencontre et sur les résultats auxquels il parvient.

La difficulté majeure pour tout anthropologue, philosophe, sociologue ou didactologue confronté à la Chine, c'est **qu'il n'y a pas** de catégories universelles données d'emblée. La Vérité, le Bonheur, l'Ame, le Corps etc. sont des notions qui ne « collent » pas vraiment avec les nôtres, qu'on ne peut donc mettre en comparaison sans projeter « ses fantasmes ou du moins son attente théorique » dès lors qu'on ne dispose d'aucun cadre commun dans lequel ranger les unes et les autres. Jullien nous explique donc qu'il faut comparer et décomposer, assimiler et désassimiler, dériver constamment, « c'est-à-dire sortir des rives établies par notre pensée, mais de façon organisée, systématiquement agencée, afin que, progressivement, en cours de route, une possibilité de pensée commence à se constituer, qui n'ait pas été préconçue et même n'ait pas été envisagée ». On devine que la méthode de travail ne peut être une sinécure car, d'évidence, la lecture que l'on peut faire de la Chine et du chinois, qu'elle se fasse « de près » (le plus possible « dans la singularité d'un texte et de sa signifiante ») ou « de loin » (en prenant du recul « pour remettre en perspective ce qu'on a lu et l'interroger du dehors ») ne peut se faire qu'au travers de la langue du lecteur, une langue, donc, « qu'il faut **décaler** aux deux sens du mot : aussi bien décaler au sens de sortir de la position habituelle, d'introduire un bougé, que de celui d'enlever la cale, celle par laquelle se trouve **calée** notre pensée ». Dès lors, il faut « fendre et tailler la langue comme on clive un minéral, en respectant la structure des plans, et faire apparaître l'organisation des couches qui constituent le socle de notre pensée ». Et le résultat de ce

travail de « casseur de mots et de concepts, c'est ce que Jullien appelle, en pastichant Montaigne « un dictionnaire tout à part moi », ou bien encore son « lexique euro-chinois » dont il nous livre quelques entrées majeures :

Présence, côté européen (l'être devant : praxe-esse) contre **prégnance** côté chinois (avec l'idée d'imprégner)

Sens (quête de vérité, religion, finalité, absolu, transcendance) contre **cohérence** (interaction, comment les choses s'accouplent, polarité)

Révélation (message, prophète, vérité) contre **régulation** (maintien en équilibre au travers du changement).

Vérité (grande idée de la philosophie) contre **viabilité** (la voie du Tao « par où cela passe, par où c'est viable »)

Liberté contre **spontanéité**

Bonheur contre **disponibilité**

Efficacité (modèle, rapport moyens/fin, action héroïque, épopée) contre **efficacité** (capacité de détecter le potentiel de la situation, d'exploiter les facteurs porteurs, d'agir sans modéliser, d'aider ce qui vient tout seul).

Etc.

Il existe donc un clivage entre les continents asiatique et européen, même si l'on pourrait, par exemple, objecter que l'amorce de lexique ci-dessus, qui nous paraît très convaincante, est tout de même franco-française. La mise en place d'équivalents intra-linguistiques montre donc que le clivage, pour être sérieux, n'implique pas que le chinois soit condamné à rester du chinois pour un Européen et que le grec ou le français, même encombré de philosophie platonicienne, ne sont tout de même pas inaccessibles, jusque dans leurs nuances les plus fines, par un lettré asiatique pétri de confucianisme et de taoïsme. Par ailleurs, s'il est vrai que la transcendance, sans exclusivité, soit d'origine gréco-arabo-hébraïque, et l'immanence, avec des réserves du même ordre, d'obédience largement confucéenne, il n'en demeure pas moins que ces notions ne sont respectivement l'apanage ni de l'Occident ni de la Chine. Si l'on parvient tout de même à communiquer convenablement entre l'Est et l'Ouest, c'est bien parce que, quelque part, nous nous retrouvons. Par exemple, à propos de la notion d'absolu, une langue latine (indo-européenne) comme le français, n'est pas confinée dans la transcendance. Quand Saussure écrit, dans le très fameux chap.IV du Cours : « la langue est forme et non substance » et enfonce le clou par de multiples « petites phrases » comme :

- « dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs »
- « ce qu'il y a d'idée ou de matière phonique dans un signe importe moins que ce qu'il y a autour de lui dans les autres signes »
- « un système linguistique est une série de différences de sons combinées à une série de différences d'idées »
- dans la langue, comme dans tout système sémiologique, ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue. C'est la différence qui fait le caractère,

comme elle fait la valeur de l'unité »

- « la langue est pour ainsi dire une algèbre qui n'aurait que des termes complexes ».

On voit bien qu'il y a là des formules avec lesquelles le plus traditionaliste des Chinois trouverait parfaitement son compte. De telles observations ne minimisent en rien la théorie de François Jullien qui me paraît fort éclairante et audacieuse sur bien des points. « Passer par la Chine, nous dit-il, c'est sortir de cette grande alternance, de ce mouvement de balancier, entre le logos et la révélation, entre Athènes et Jérusalem ». C'est là une position forte à laquelle on ne peut qu'adhérer. Nous suivons donc volontiers Jullien dans sa quête explicative d'identité par le détour de la Chine puisque la Chine est bien ce lieu d'extériorité pour une pensée européenne dont la philosophie grecque serait la source. Mais cela implique a contrario que, pour un Chinois en quête d'identité, la réciproque est vraie. Il y a finalement quelque chose de passionnant dans cette confrontation de deux « Terriens » dont nous découvrons, grâce aux audacieuses et minutieuses analyses de François Jullien, qu'ils entretiennent globalement, depuis des siècles sans doute, des rapports fondés sur la plus comique, mais hélas aussi la plus dangereuse incompréhension réciproque. Quand on sait combien fragile est le tissu des relations humaines, il y a là de quoi réfléchir. « Il faut en sorte, écrit Jullien, que commencent à se dévisager des pensées qui ne se regardaient pas, qu'elles commencent à se dévisager ». Charge émotionnelle un peu agressive dans dévisager, mais cela est bien naturel puisque le premier regard est celui de l'incompréhension et du refus dont la durée aura du mal à venir à bout, si tant est qu'elle y parvienne enfin.

Une interrogation inquiète avant de clore cet avant-propos : remontant à la Renaissance, Jullien compare la rencontre de l'Occident avec la Chine d'une part, avec le Nouveau Monde d'autre part. Pour la première, il cite un extrait des Essais (III, chap13) où Montaigne s'émerveille de l'exemple chinois « qui (nous) surpasse en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire (lui) apprend combien le monde est plus ample et plus divers que ni les Anciens ni nous ne pénétrons ». Rien à redire à cela mais c'est la suite qui me gêne un peu.

Pour les Amériques, en effet, Jullien se montre négatif ou du moins réservé et même un peu ambigu : « (..) il faut repenser - écrit-il - à cette Europe renaissante, conquérante, qui se tourne d'abord vers le Nouveau Monde, les Amériques, et trouve là un monde vide, ou qu'elle vide ; en tout cas qui est sans défense. Qu'on convertit sans résistance. Tout au plus en rapportera-t-on l'image inoffensive, assimilée, aseptisée, du « bon sauvage ». Je ne pense pas qu'on puisse accepter sans réserve un tel jugement, et, puisque Jullien cite Montaigne pour la Chine, il aurait dû sans doute penser à l'auteur des Essais, aussi, pour les Amériques, comme dans ce passage d'une conférence prononcée au Gerflint en février 2006, où Edgar Morin disait ceci : « Il se trouve dans les Essais, ce passage extraordinaire sur les cannibales, où Montaigne nous parle d'Indiens d'Amérique arrivés à Rouen, avec lesquels, par le truchement de quelques interprètes, il avait pu s'entretenir de leurs mœurs. Il découvrit d'abord en eux une double éthique, celle du respect des membres de la communauté

et celle de la bravoure et de la valeur guerrière. Mais il découvrit aussi une coutume cannibale qui amenait ces guerriers à manger le corps de l'ennemi tué au combat. Coutume barbare sans doute, mais que dire du comportement des conquérants espagnols qui, lorsqu'ils faisaient des prisonniers, les enterraient vivants à moitié dans le sol et, entre autres sévices, leur crevaient les yeux ? Les Indiens mangeaient des hommes déjà morts. Les conquérants torturaient à mort les vivants ». Si je me permets de citer ce texte, c'est évidemment parce qu'il est assez clair que Jullien occulte l'un des principes fondateurs de sa propre théorie puisque pour mille bonnes raisons, sans doute, il établit une hiérarchie entre la Chine et le Nouveau Monde, faisant du même coup l'impasse de cultures très anciennes dont les traces sont universellement admirées.

La longueur de cet avant-propos - dont je demande à mes lecteurs éventuels de bien vouloir m'excuser - témoigne de l'intérêt que j'ai pris à lire la conférence de François Jullien. Cette conférence appelait discussion. C'est ce qu'avec deux années de retard je me suis efforcé de faire en toute sympathie et respect. Je propose à l'équipe de rédaction deux textes complémentaires qu'on trouvera en annexe (car ils sont hors colloque), qui me paraissent apporter certains éclairages sur le champ couvert par ce troisième numéro de Synergies Monde, revue qui m'est particulièrement chère car elle rassemble d'éminents chercheurs et disciples que je connais bien et qui restent bien présents dans mon souvenir, revue à laquelle je souhaite aussi de devenir un lien, tant au plan local qu'international, entre tous les chercheurs du monde.

Notes

¹ Toutes nos citations de François Jullien sont, sauf indication contraire, puisées dans l'article de lui publié dans cette revue. Nous n'en indiquerons donc pas la pagination.

² Voir la bibliographie générale de son œuvre publiée *infra*.

³ Nous entendons par *cognitif* l'ensemble des processus par lesquels « un individu acquiert des informations et les élabore pour régler son comportement : perception, formation de concepts, raisonnement, langage, décision, pensée » (*Vocabulaire de la Psychologie* de Henri Pieron, PUF, Paris, 1979, p.83).

⁴ Selon la théorie d'E. T.Hall (dans *Le Langage silencieux*, Seuil, Paris 1984, p.48), entre autres. Mais on pourrait citer une foule d'anthropologues qui ne disent pas autre chose. Je pense, notamment, à Nigel Barley (*Un anthropologue en déroute*, Payot 1992 pour la traduction française et *Le retour de l'anthropologue*, 1994) où l'on voit bien l'intérêt certain mais aussi les limites de ces incursions (d'évidence nécessaires mais risquées) dans un monde indéchiffrable.

⁵ In *Du Bilinguisme*, Denoël, 1985, p.232.

⁶ Absence du verbe être « barrant la route à l'ontologie et à la théologie » ; objet non pas définis par un terme passe-partout comme « chose » en français mais par une relation spatiale « Est-Ouest » d'où l'étonnante question : « qu'est-ce que c'est que cet Est-Ouest ? » pour dire « Qu'est-ce que c'est que cette chose ? ».

⁷ Celui des « missionnaires, gens très intelligents assurément (sic.) mais qui, abondant le monde chinois, y projetaient leur Vérité ».

⁸ Le mot *chantier* est précisément le sous-titre du chapitre où Jullien présente ses ouvrages.